

Sur mes deux oreilles

@now@n

<http://anowan.blogspot.fr/>

Je me suis réveillée avec cette douleur dans les deux oreilles – et, à bien y réfléchir, à cause d'elle – vers cinq heures du matin. Un peu effrayée, j'ai décidé de ne pas aller en cours, d'avalier un gramme de paracétamol et d'attendre l'ouverture de la médecine étudiante pour consulter.

Je n'avais jamais connu ça, c'était comme si mon conduit auditif s'était rempli d'eau et que des oursins avaient trouvé refuge à l'intérieur, piquant les parois par intermittence. Tout son s'étouffait, j'entendais presque mieux les vibrations des basses dans mon crâne que les bruits ordinaires.

Le médecin rencontré à huit heures trente, en entendant mes symptômes et après examen rapide, m'a calé un rendez-vous immédiat avec un ORL du CHU et en a profité pour m'appeler une ambulance.

Je n'avais ni bouchons ni corps étrangers logés dans les oreilles, alors le médecin spécialiste m'a renvoyée chez moi avec la consigne de revenir si ça ne s'arrangeait pas et de continuer à vivre entretemps.

Le lendemain, je n'entendais plus que les sons les plus graves – les coups, les vibrations des pas – et je suis retournée fissa auprès du même ORL. Il m'a dit qu'il s'agissait peut-être d'une infection virale et qu'il me mettait sous cortisone pendant vingt jours – ça nous ramenait à fin octobre. Revenir le voir sans rendez-vous au bout du traitement de toute façon ; revenir avant si mes oreilles se calmaient avant.

J'ai envoyé un mail à ma mère pour expliquer la situation et je suis retournée en cours. Suivre la présentation PPT des profs ne suffisait pas à comprendre ce qui se passait, alors j'ai quémandé des notes à des amis compatissants, je suis rentrée chez moi et j'ai essayé de lire les différentes bibliographies des matières que je louperais.

La notion du temps perdue, je n'ai vérifié que le soir mon téléphone et mes mails. Des messages de ma mère, dont j'ai constaté qu'ils ne rentraient pas dans la gamme de sons que je pouvais encore déchiffrer. Deux mails incendiaires, l'un disant qu'il était inadmissible que je ne réponde pas au téléphone puis déclarant que si mon infection était si grave je devais abandonner la fac et revenir à la maison, l'autre demandant pourquoi je n'étais pas déjà montée dans un train pour rentrer.

Je lui ai répondu que je ne pourrais pas communiquer avec elle par téléphone, et, un échange de mails lent plus tard, je l'attendais sur le parvis de notre gare deux jours après.

Je n'ai pas vu ma mère avant qu'elle ne m'attrape par le bras et ne me secoue : j'ai compris qu'elle ne s'était pas assez couverte avant de partir, ne voulait pas sortir de la voiture et avait tenté de klaxonner pour que je la rejoigne.

Arrivés à la maison, il s'est avéré que j'entendais assez dans les graves pour comprendre mon père et mon frère. Je leur ai refait un topo de ce qui se passait, j'ai eu droit à une petite tape dans le dos et à une demande d'avis sur le dîner, et je me suis exilée dans ma chambre pour bosser.

Ma mère a passé le repas en silence tandis que j'essayais de tenir une conversation avec mon frère. Mon père est venu dans ma chambre après l'extinction des feux familiale, m'a dit que je devrais faire un effort, que maman se sentait exclue. J'ai souri et hoché la tête, parce que je n'avais pas le courage de faire quoi que ce soit d'autre.

Le lendemain, la période où je déchiffrais encore certaines voix était terminée. Mon frère a passé la matinée avec moi à écrire des conneries sur une ardoise velleda pour me sortir de ma panique. Au déjeuner, les parents l'ont disputé. Il m'a expliqué après que d'après eux, c'était inadmissible qu'il perde son temps à s'occuper de moi alors qu'il était mon petit frère et que ce n'était pas son rôle. Je me suis dit qu'il exagérait et que les parents ne l'avaient pas formulé comme ça, j'ai proposé de l'aider dans ses devoirs pour compenser.

J'ai envoyé un mail à l'ORL pour savoir si l'aggravation était normale, il m'a dit que oui, que c'était malheureux, mais que je ne devais surtout pas lâcher le traitement. Il a précisé que ce serait une bonne idée de rester prête à revenir à l'hôpital en cas de dégradation supplémentaire. Je ne pouvais pas rejoindre la gare faute de transports en commun alors j'ai demandé par écrit à mes parents : la réponse a été que ça dépendrait s'ils trouvaient le temps.

Mon audition n'a pas déliné davantage, alors j'ai continué le traitement et tâché de rester à jour sur le programme de la fac. Quelques disputes sont survenues, m'éclatant d'abord en aboiements incompréhensibles sur la figure avant d'être expliquées sur un bout de papier.

Je devais compatir. Ma mère stressait comme jamais. Je devais me rendre compte que voir son enfant devenir soudain handicapée alors qu'elle pensait que je prendrais mon indépendance la terrifiait. Mon attitude vis-à-vis de la vie commune de la famille, en plus de ça, ne la rassurait pas.

Pourtant je participais, dans la mesure du possible. J'ai entamé l'inévitable balade en forêt familiale, mais le froid a réveillé la douleur de mes conduits auditifs et m'a fait courir me mettre au chaud. Certes, faute de moyens d'entendre des réponses, je discutais peu ; de toute façon, ça n'intéressait pas mes parents que je leur raconte unilatéralement ma journée si c'était pour ne pas écouter les leurs.

La tension est montée. J'ai vu ma mère faire des recherches sur les surdités subites, se tendre après coup. J'ai voulu lui demander des explications, et finalement, d'un coup de crayon rageur sur une liste de courses qui traînait, elle a écrit : « C'est rarissime. Tu simules ! »

Secouée, j'en ai parlé à mon frère, qui s'en est plaint bruyamment auprès de mon père, qui a demandé à ma mère si c'était vrai. Elle a répondu que, sourde ou pas, je dérangeais la paix du foyer, liguais toute la famille contre elle : c'était inadmissible. Mon père a reconnu qu'elle avait raison.

Je donnais de mes nouvelles aux amis sans trop de détails pour ne pas les inquiéter. Certains parlaient quand même de partir, de revenir dans ma résidence universitaire. Une fille

un peu trop alarmiste s'est montée la tête avec des plans pour m'aider à couper les ponts avec mes parents, visiblement elle projetait sur moi sa situation.

Ça s'est calmé. Ma mère passait sa frustration en faisant des blagues, comme ce mime où elle enlevait deux bouchons de ses oreilles, m'incitant à faire de même – au moins, elle commençait à le prendre avec humour.

Les choses à dire se sont taries. Les journées sont devenues très similaires – je me lève, je me fais charrier pour mon infection des deux oreilles, je hoche la tête, je souris, je travaille en essayant de ne pas penser à ce que ça implique si ma surdité se révèle permanente, je fais une sieste, je travaille encore, je dine avec tout le monde, je ne tente pas de suivre la conversation, je passe une partie de la nuit à discuter via messenger, je m'endors.

Mon père m'a fait passer un article de magazine trouvé chez son médecin qui parlait de l'allocation adulte handicapé, que je voie si j'y avais droit au cas où. J'ai piqué une crise de nerfs et il m'a engueulée.

Puis, en deux jours à la toute fin du traitement, mon audition est revenue.

Je suis retournée chez l'ORL, accompagnée par ma mère qui tenait à être présente. Elle a demandé comment, pourquoi c'était tombé sur sa fille, si c'était si rare. Le médecin a répondu que c'était spontané, que ça ne s'expliquait généralement pas, et qu'il prenait des notes sur mon cas pour les partager avec ses collègues.

Sur le chemin du retour, j'ai demandé à ma mère ce qui l'avait fait douter que mon infection et ma surdité soient réelles.

Elle a répondu que je racontais n'importe quoi, qu'elle n'avait jamais, grand jamais remis en question quoi que ce soit dans ma maladie, et que ça devait être encore une ruse de ma part pour faire du scandale et la manipuler. Je me suis tue.

J'ai retrouvé de ces petits papiers aux mots assassins – tous les « fais un effort », « ça ne te regarde pas, tais-toi », « tu simules », « tu fais toujours la sourde ? » – et ait noté en remontant mes conversations sur Internet toutes les occasions où je me souvenais de gestes précis qui ne laissaient pas place à l'ambiguïté.

De colère, j'ai compilé tout ça dans un texte à l'attention de mes parents, démontrant que je n'étais pas dingue, qu'ils m'avaient rendu la vie plus difficile que si j'avais vécu seule, que c'était dégueulasse de ne pas me croire et de m'en vouloir d'être malade et effrayée.

Je l'ai relu, je me suis dit que leur dire tout ça marquerait une brouille définitive avec eux. J'ai pris peur. J'en ai parlé à des amis, ils m'ont encouragée à le publier sur Internet, dénoncer la maltraitance psychologique et le gaslighting, que d'autres gens le voient, que certains reconnaissent des comportements et comprennent que ce qui leur arrivait n'était pas normal, faire acte civique de mon histoire.

J'ai laissé tomber.

Ma mère a changé depuis. Plus distante, bizarrement attentionnée, à me laisser de petits cadeaux dans ma chambre sans m'en parler, un pot de confiture à ramener dans mon appartement d'étudiante, un magazine, un bonnet.

Dans son historique Internet, il y a des recherches comme : « dépression jeune adulte simulation surdité ? » ou « surdité psychosomatique ? » ou encore « enfant parti de la maison qui ment ? »

J'ai fini par comprendre qu'elle avait honte.

Honte de s'être trompée dans ses soupçons. D'avoir commis une erreur.

Parce que ce que j'ai compris sur ma mère, c'est qu'elle ne se donne pas le droit à l'erreur.

J'ai repris la fac et je compense le temps perdu. Si tout va bien, je devrais avoir mon semestre, conserver ma bourse, avancer.

Je ne me donne pas le droit à l'erreur, parce que j'ai appris de cette expérience que si je tombe, personne ne me rattrapera.

Mais tout ira bien, du moment que rien n'arrive.